# Nansen : à la recherche du Pôle Nord

Autor(en): **Jecker, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 102

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-249136

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

Dimanche, 17 décembre 1899 N° 102 Deuxième année

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
**Pays du dimanche**
à
**Porrentruy**
—
**TÉLÉPHONE**

# LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
**Pays du dimanche**
à
**Porrentruy**
—
**TÉLÉPHONE**

*LE PAYS* 27me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 27me année *LE PAYS*

## NANSEN
### à la recherche du Pôle Nord

(Suite).

Tous ces obstacles et toutes ces difficultés chaque jour renaissantes fatiguaient nos voyageurs. De leur côté, les chiens s'affaiblissaient aussi. Pour comble de malheur, les provisions diminuaient et, pour les chiens, la nourriture commençait à faire défaut. Nansen dut se résoudre à tuer les plus faibles pour nourrir les autres de leur chair. Au commencement, ces animaux refusèrent de manger leurs semblables mais bientôt la faim les y contraignit et ils finirent par tout avaler, excepté le crâne et un peu de poil.

A mesure que les jours s'écoulaient, la situation de Nansen et de son compagnon devenait plus difficile. Le vendredi, 24 mai, c'est-à-dire le 81e jour après leur sortie du Fram, fut le jour le plus mauvais qu'ils aient eu jusqu'alors. Ils se trouvèrent tout-à-coup en face d'une crevasse énorme, infranchissable. Pendant trois heures, ils la côtoyèrent, cherchant un passage et n'en trouvant point. Ce n'est que le 5 juin qu'ils parvinrent à franchir l'obstacle. Ils se remirent en route, avançant lentement, péniblement, espérant toujours qu'une terre quelconque leur apparaîtrait à l'horizon, mais de tous côtés ils n'apercevaient que des glaces, et pas un ilôt, pas un bras de mer libre ne se montrait. Et c'est ainsi que les jours se succédaient, que les mois s'écoulaient, que les provisions s'épuisaient et que le nombre des chiens diminuait. Et toujours nos voyageurs ne rencontraient que des plaines de glace dont la monotonie n'était interrompue que par des collines de glace et par des crevasses profondes. Ils en viennent à se décourager ; ils se disent que sans ailes ils ne parviendront pas à sortir de ce désert de glace. Ils reprennent néanmoins courage et marchent tout en se demandant si leurs provisions suffiront. Et chaque jour les rations diminuent et tous, hommes et chiens épuisés par la faim, éprouvent le harassement d'une fatigue qui dure du matin jusqu'au soir et du soir au matin.

Le 18 juin un fort vent d'occident se lève et menace de rejeter en arrière nos voyageurs effrayés. Tout-à-coup cependant leur arrive un secours inespéré. Ils rencontrent un phoque ou chien de mer qu'ils s'empressent de tuer et dont la chair vient fort à propos remplir un peu le vide qui s'est fait dans leurs provisions. Ils se réjouissent et célèbrent leur bonne aubaine par un festin copieux. Ils préparent de la soupe au phoque et mangent du lard de phoque aussi longtemps qu'il y a place dans leur estomac ; ils en mangent jusqu'à suer l'huile par tous les pores.

Réconfortés par leur repas plus abondant que succulent, Nansen et son compagnon se remettent en marche. Ils marchent avec l'espoir de découvrir enfin quelque terre. Ce n'est qu'après avoir nourri cet espoir pendant deux mois entiers qu'ils voient la terre leur apparaître le 30 juillet, 139 jours après leur sortie du Fram. Ils aperçoivent à l'horizon quelque chose qui ressemble à des nuages blancs et craignent d'abord que ces nuages ne se dissipent, mais ils finissent par se convaincre que c'est bien la terre qu'ils ont devant eux. Ils dressent alors leur tente et préparent un festin approprié à la circonstance. Ce festin se compose de pommes de terre, de viande d'ours séchée, de chair de phoque et de langue d'ours, le tout haché et mélangé. Comme dessert, ils prennent une tranche de pain grillée dans de la graisse d'ours et terminent leur repas par une tasse de chocolat.

Après s'être reposés, ils s'acheminent vers la terre qu'ils ont devant eux, mais hélas ! il leur faut encore 13 jours pour y parvenir. Tantôt ils sont arrêtés par d'énormes blocs de glace qu'ils sont obligés d'escalader, et tantôt ils trouvent une neige tendre saturée d'eau dans laquelle ils enfoncent parfois jusqu'aux genoux. Souvent aussi ils se voient enveloppés d'un brouillard épais qui ne leur permet pas de voir à cent mètres de distance. Le 7 août ils arrivent au bord de la glace et voient devant eux l'eau de la mer dans laquelle nagent de grands blocs de glace, et dans le lointain, un glacier qui semble sortir brusquement des eaux. Cette vue les réjouit. Ils ont derrière eux une infinité de fatigues et de soucis et devant eux la mer, c'est-à-dire la route qui les ramènera dans leur patrie. Ils se mettent à gréer leur canot et s'y embarquent, et le vent les pousse rapidement vers la terre.

Nos voyageurs mirent pied à terre sous 81° 38' de latitude et 63° de longitude orientale. Il y avait là quatre petites îles entièrement couvertes de glaciers. Au nord de ces îles la mer était libre et permettait de naviguer directement vers l'occident. Quand le brouillard se fut dissipé, Nansen aperçut dans le lointain toute une chaîne de petites îles qui ne figuraient pas sur la carte de la Terre de François-Joseph dressée par le capitaine Payer. Ces îles étaient-elles celles du bras de mer désigné par Payer sous le nom d'Austra-Sund ? Dans ce cas, il devait se trouver sur la côte orientale du Wilczek-Land et au pied du glacier de Dove. Mais à l'endroit où il

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 23

## L'anneau d'argent

La situation devenait tellement tendue, qu'elle ne pouvait plus se prolonger. La marquise le sentait et, cette préoccupation jointe à celles qui l'absorbaient déjà, finissait par lui enlever repos et sommeil.

Les choses en étaient là quand, un matin, un joyeux bruit de grelots vint enfin, enfin ! résonner à ses oreilles comme le signal de la délivrance et du salut.

La chaise de poste s'arrêta devant la pauvre chaumine, amenant le fidèle Arnauldet qui venait quérir la marquise de la part du général, en effet victorieux.

La joie de la jeune femme ne saurait se décrire. Elle s'empressa de reprendre les habits qu'elle avait en arrivant, afin de restituer à la Fauchard ceux de sa nièce. Vite, elle remit ses bijoux, son cher anneau d'or à son doigt.

Mme de Lescure, ainsi vêtue, sortait de la chaumière hospitalière quand elle aperçut Pierre qui accourait en criant :

— Le général est victorieux ! c'est sûr, sûr maintenant. Ma Victorine, viens ! nous allons être heureux !

Mais il s'arrêta stupéfait, osant à peine reconnaître sa promise dans cette belle dame qui lui ressemblait, encore plus belle dans ses riches atours.

— Tu t'en vas !... cria-t-il éperdu.

— Oui, mon Pierre, je pars ! Il le faut. Je ne puis être à toi, car je suis la marquise de Lescure, la femme du général, obligée de fuir et de se cacher sous les habits d'une paysanne. Pardonne-moi de t'avoir ainsi trompé ! car tu m'as bien aimée et je ne te laisse que du chagrin.

Terrassé par ce brusque évanouissement de tous ses rêves, il tomba à genoux, les mains jointes.

Emue de ce désespoir muet et les yeux pleins de larmes malgré la joie du départ, Mme de Lescure lui dit avec une douceur attendrie :

— Regarde, Pierre ; voici l'anneau d'argent que tu m'as donné avec ton cœur et ta foi, eh bien, jamais, jamais il ne me quittera ; je veux le porter toujours en souvenir de toi...

Elle s'élança dans la chaise de poste, dont les chevaux l'emportèrent au galop.

— Adieu ! cria-t-elle encore, laissant Pierre à genoux, le front dans les mains, se recommandant à Dieu, abîmé dans la détresse de son âme éperdue (1).

FIN

(*) Jusqu'à la fin de ses jours, elle a tenu, par une sorte de sentiment pieux, à garder à son doigt le modeste anneau d'argent du paysan vendéen.

P. G.